

Prix Victor Hugo
Villers-lès-Nancy 8 juin 2025
Gérald Tenenbaum

Pour cette 17^e édition du salon de l'ADILL, c'est un honneur et un plaisir d'évoquer les trois ouvrages sélectionnés par le jury du prix Victor Hugo.

Si l'époque dans laquelle nous vivons vous angoisse, si les incursions de l'intelligence artificielle dans notre univers quotidien vous terrifie, si la communication électronique vous donne la nostalgie d'échanges plus réels et plus sincères, n'hésitez pas à vous plonger dans le roman de Denis Bollot *Un gulden au creux de la main*. Le XVI^{ème} siècle et ses mystères vous attend.

Nous sommes à l'époque du pape Léon X, lointain prédécesseur de Léon XIV, récemment élu. Les papes nommés Léon sont progressistes. Léon X avait rappelé aux fidèles du monde entier qu'en vertu de son autorité apostolique il était à même de concéder « l'indulgence pour les vivants comme pour les morts », de distribuer « le trésor des mérites de Jésus Christ » et de « libérer de la peine temporelle que la justice divine inflige aux pécheurs. Le développement de l'imprimerie aidant, la production des indulgences atteignit des tirages massifs.

C'est dans le contexte du scandale lié au dominicain Johann Tetzel, chargé de vendre des indulgences au nom de l'archevêque de Mayence et intéressé à hauteur d'une commission de 50% que débute cette aventure. Nous suivons trois moines dominicains défroqués fuyant Mayence, où pèsent sur eux de lourdes menaces. Ils rejoignent Strasbourg, la « ville des routes », car chaque destin est un chemin, pour se construire un avenir en commun. Ils ont, de l'aveu même du narrateur, peu de savoir-faire, mais, outre leur relative jeunesse, quelques atouts de taille : dans une époque où l'éducation est la chose au monde la moins bien partagée, ils savent lire, écrire, compter et connaissent le latin. C'est plus qu'il n'en faut pour faire des projets, et suivre le vent de l'histoire. Or le vent le plus porteur est alors celui de l'imprimerie.

S'ensuit une véritable épopée, qui tient en haleine pendant près de 300 pages. Si le contexte historique est parfaitement restitué, les épisodes de la narration doivent tout à l'imagination fertile de l'auteur. De l'imagination aux images il n'y a qu'un battement de cils : celles de ce roman haut en couleurs vous accompagneront longtemps après la lecture.

C'est à une tout autre expérience littéraire que nous convie Marie Villequier dans son très beau premier roman intitulé *Et nos routes toujours se croisent*. Dès les premières pages, apparaît une tension narrative qui ne quittera plus le lecteur. À l'heure du choix de son dernier stage, Étienne Beaumarchais, un brillant interne se destinant à une carrière en réanimation abandonne au profit de son pire ennemi le poste auquel son classement lui permettrait d'accéder. Nous le suivons alors dans le service d'oncopédiatrie, celui des enfants cancéreux, le plus exigeant qui soit. C'est là que les responsabilités sont les plus lourdes, que les décisions sont les plus délicates, que la vigilance est la plus exigeante. C'est là, aussi, qu'il est le plus difficile de préserver son équilibre psychologique face à ces bambins chauves aux grands yeux et aux parents désespérés qui n'osent demander l'impossible, et, en silence ou en pleurs, le demandent tout de même.

Dans les premières semaines du stage, Étienne reste à l'écart et refuse de s'intégrer au service. Refusant les mains tendues, il se cantonne à une attitude distante, et se complaît dans un isolement incompatible avec la fonction qu'il occupe. Marie Villequier distille patiemment les informations et suggère les réponses aux questions légitimes que nous nous posons. Oui, de lourds secrets pèsent sur Étienne, oui, ils sont liés à la mort de son père, oui encore, il ressent de la culpabilité envers sa mère, et, peut-être aussi vis-à-vis de Chloé sa compagne.

Au fil de l'évolution d'Étienne, de son adoucissement et de son insertion dans ce microcosme si particulier qu'est un service hospitalier accueillant des enfants en danger de mort, nous

faisons connaissance des petits malades, de leurs familles, des infirmières, des autres médecins, novices ou expérimentés, et même du personnel administratif. C'est tout le talent de l'autrice que de nous faire doucement pénétrer dans cet univers, de nous présenter les protagonistes avec délicatesse et empathie, sans jamais céder à la facilité ou à la caricature. Réunis par la cruauté du destin, tous les personnages de ce roman foisonnant doivent avancer avec le poids du passé et doivent adapter leur propre sensibilité aux astreintes d'une situation mêlant défi et résignation, révolte et obstination, exigence et tolérance. Aucun n'est totalement innocent, aucun n'est coupable, on s'attache à tous.

Dans ce roman profondément humain, empreint de la plus authentique empathie, résonne le poème de Paul Éluard, *La mort, l'amour, la vie*, dont Marie Villequier a extrait trois vers en exergue de son roman et dont elle a tiré son titre :

*La mer est dans les yeux du ciel ou de la nuit
La forêt donne aux arbres la sécurité
Et les murs des maisons ont une peau commune
Et les routes toujours se croisent.
Les hommes sont faits pour s'entendre
Pour se comprendre pour s'aimer
Ont des enfants qui deviendront pères des hommes
Ont des enfants sans feu ni lieu
Qui réinventeront les hommes
Et la nature et leur patrie
Celle de tous les hommes
Celle de tous les temps.*

Quant aux remerciements qui closent l'ouvrage, ils donnent un éclairage poignant dont, longtemps après la lecture, on ne peut se départir. Je n'en dirai pas plus, car il faut avoir parcouru le chemin tracé par le texte pour accueillir ces confidences au croisement de toutes les destinées.

Le troisième livre sélectionné est celui de Mireille Poulain-Giorgi, dont le titre, *Serva amorosa* interpelle immédiatement. Il est tiré d'une œuvre de Goldoni, qui qualifie ainsi « cette servante, non pas "amoureuse" mais aimante, affectionnée, qui se sacrifie pour qu'aucune bourrasque ne balaye l'ordre et le cœur de la famille qu'elle sert, et devenir ainsi inoubliable. »

Disons-le tout net, certains livres se méritent. *Serva amorosa* est de ceux-là. Ce n'est pas un roman, ce n'est pas une autofiction, ce n'est pas une biographie. Et c'est précisément son caractère inclassable qui interpelle, qui interroge et qui finalement séduit. Il faut lire et relire cette chronique d'un « trèfle à quatre filles » pour saisir la subtile teneur de ce projet littéraire original, il faut accompagner ces souvenirs épars pour prendre conscience qu'une toile finement tissée les relie les uns aux autres, il faut se représenter les gestes du quotidien pour en extraire cette intention doucement affirmée qui fait de ces femmes des *servi amorosi*. Et le trèfle, en vérité, a plus de quatre feuilles. Il y a la mère, bien entendu, les tantes, les nièces, la fille, la belle-sœur, et, parfois, en ombres presque chinoises des hommes, qui accompagnent, qui passent, qui meurent, tel Sylvain, le frère décédé d'une méningite un an avant la naissance de l'autrice.

La mort, rappelle Mireille Poulain-Giorgi citant Max Jacob, est un printemps qui n'est pas éphémère. C'est ainsi que s'ouvrait l'un de ses précédents ouvrages, *Ecco la donna*. Le projet de ce livre-ci est la description pointilliste d'un autre printemps, celui qui n'existe pas et dont on rêve, celui qui est comme le mouton de Saint-Exupéry, exactement comme il faut.

Cette saison-là est émaillée de bonheurs d'écriture, qui imprègnent le livre et nous donnent au détour de la narration des petits cadeaux à emporter. C'est, une fois n'est pas coutume, la recommandation minimaliste d'un père à sa fille de dix-neuf ans qui part seule en vacances :

« Reviens seule. » C'est encore l'évocation des rêves inquiétants d'une fille d'ouvrier pétrie de culpabilité : « On ne quitte pas impunément son milieu d'origine ». C'est toujours cette nécessité qui sous-tend le livre et sans doute l'œuvre tout entière, lorsque l'autrice nous confie : « Me démange l'envie encore et toujours d'écrire les morts ». Car, nous rappelle Mireille Poulain-Giorgi citant Annie Ernaux, il faut « lutter contre la longue vie des morts ». Il nous incombe de ne pas les laisser tranquille. Ils nous aident à vivre. L'éternité n'est pas une excuse.

Au risque d'être désavoué, je maintiens que ce livre n'est pas féministe, il est humaniste. L'aventure des femmes et celle des hommes sont indissolublement liées. Le combat des unes se soldera par la victoire de tous. Les destins dont *Serva amorosa* nous entretient sont imprégnés de cette identité italienne qui pare la vie de famille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Je ne résiste pas à citer in extenso ce passage qui, mieux que je ne saurais le faire, décrit le propos dans sa spécificité, son originalité et sa pertinence.

« J'ai bâti des pyramides de feuilles mortes. Les enfant s'y sont jetés en riant. J'ai ouvert les portes de mes maisons, attisé les feux, mis les mains dans la farine, modelé l'argile, préparé Noël et Pâques, offert des perles de rosée pour tous ceux qui le voulaient. J'ai accompagné la douleur des souffrants, toujours préféré le pain noir au pain blanc. Je n'ai jamais serré les poings. J'ai recherché des arcs-en-ciel, dessiné des moutons, brodé des soleils. Pour tous ceux que j'ai aimé. J'ai tracé des cercles de feu, multiplié les bulles de savon, magnifié la clef de voûte. Pour toute ma famille. J'ai traversé des flocons de neige, nourri des onguents, nagé des brasses papillon, dans de joyeuses tarentelles. J'ai réchauffé les ombres, ranimé les reflets, revivifié le crépuscule. Tous les jours que Dieu a faits. J'ai dressé des tables de fête, peint le bleu du ciel, serti les ombres chinoises, récolté figues et citrons, engrangé sirops et confitures. Pour qu'explose le bonheur.

» Je n'ai pas cherché à comprendre le monde. Je l'ai rêvé. Je vous l'ai donné parce que je vous aimais. Je suis comblée. »

Le choix fut difficile entre trois ouvrages de factures et d'inspirations si diverses.

Il a fallu trancher.

C'est avec une grande fierté et une immense reconnaissance que le jury a décidé d'attribuer le prix Victor Hugo 2025 à Mireille Poulain-Giorgi pour son chant inclassable et lumineux, *Serva amorosa*.